

La Fontaine s'approcha de ce logis délabré et appliqua un œil curieux aux fentes du volet.

Il retint une exclamation d'effarement et de terreur et se recula vivement comme pour fuir.

Mais deux individus venaient de le saisir brusquement par le bras.

Le poète voulut faire un bond pour se dégager, mais il fut maintenu par des poignets de fer.

—Pas un mouvement ou tu es mort ! dit une voix rude.

—Mon ami, dit La Fontaine, à qui le flegme était revenu, ne serrez pas si fort, vous savez bien qu'il m'est impossible de m'échapper.

—Taisez-vous, commanda un des inconnus, pas un mot.

—Qu'allez-vous faire de moi ?

—Que t'importe !

—Mais il me semble que je suis intéressé à le savoir.

—Tu le sauras assez tôt.

—Me tuer ?... vous feriez là une bien mauvaise affaire. Un poète n'est pas riche.

—Les chefs en décideront ; et maintenant, silence.

On avait entraîné le malheureux fabuliste devant la porte de la cabane qui s'ouvrit et laissa passer un flot de lumière.

La Fontaine jeta à l'intérieur un rapide regard et ses yeux manifestèrent la plus vive épouvante. En effet la scène qui s'offrait ainsi brusquement à sa vue était bien faite pour le glacer d'effroi.

L'intérieur de la cabane présentait une assez grande pièce, aux murs nus et lésardés. Pour tout meubles des bancs grossiers, au milieu, une lourde table formée de planches à peine équarries et clouées sur des pieds enfoncés en terre.

Sur cette table, autour de laquelle se tenaient debout quatre personnages masqués, était étendu un objet dont à vue avait éveillé les terreurs du poète.

Cet objet, recouvert d'un simple manteau noir, révélait sous ses plis la forme d'un corps humain.

Sur ce manteau était attaché un insigne bizarre : c'étaient deux pieds nus posés sur les cornes d'un croissant, avec cette devise : *Missus a Deo*.

Les quatre personnages qui entouraient la table, immobiles et sombres, avaient réellement un aspect formidable. C'étaient des hommes de haute taille, aux larges épaules, aux bras musculeux. Leurs masques, trop étroits pour couvrir entièrement leurs visages, laissaient entrevoir des traits rudes et énergiques.

Un seul des quatre personnages offrait une physionomie moins terrible.

Sa stature était moins haute, ses formes plus sveltes et plus élégantes ; le bas du visage, qu'on pouvait voir, présentait des lignes plus pures et n'offrait aucune trace de barbe.

Il était, du reste, bien découplé, hardiment campé, et, quoique plus jeune et plus frêle en apparence, il avait une attitude d'autorité qui lui donnait l'air d'être le chef de ses compagnons.

La Fontaine fut poussé dans l'intérieur de la cabane.

—Qui es-tu ? que fais-tu à cette heure dans la forêt ?

lui demanda le plus petit de nos personnages, d'une voix ferme, mais qui n'avait rien de rude.

—Qui je suis ? Hélas ! vous allez être bien déçu.

—Explique-toi.

—Un poète ; ça a plus de croûte que d'argent.

—Un poète ! fit notre jeune inconnu avec un mouvement.

—Mon Dieu ! oui. Quand on m'a arrêté, je venais de terminer une petite pastorale... Ah ! cruelle Sylvie !

—Peuh ! fit le jeune homme avec mépris. Quelque rimeur de ruelle, quelque flagorneur de nos tyrans.

—Ah ! monsieur, vous n'avez pas lu ma fable du *Loup et de l'Agneau*.

—La Fontaine ! Vous seriez La Fontaine ? exclama le jeune chef dont le visage s'éclaira d'un vif sentiment de curiosité.

—Hélas ! oui.

—Je prends cet homme sous ma protection. Rappelez-vous que c'est avec ses chants enflammés que mon père, général de l'armée de souffrance, soulevait les paysans et les lançait contre les oppresseurs.

—Mais s'il nous trahit ? murmura l'un des hommes masqués.

Le jeune homme, d'un geste rapide, releva le drap qui couvrait sur la table l'objet de forme étrange dont nous avons parlé.

La Fontaine recula et eut un mouvement d'horreur. Sous le manteau était un cadavre.

Etendant la main sur ce corps inanimé et frappé d'un poignard qui était resté dans la plaie :

—Sur ta vie, sur ton âme, jure de ne rien révéler de ce que tu as vu ici ! commanda le jeune homme masqué.

—Je le jure ! balbutia le poète éperdu.

## CHAPITRE II

### Le gouffre de Fourjoyeuse.

Au centre d'un triangle formé par Montfermeil, Livry et Villeparisis, se trouve une délicieuse vallée, dont une des déclivités est occupée par le joli village de Vaujours. Au XVII<sup>e</sup> siècle, c'était un hameau.

Vaujours, en latin *Vallis Jocosa*, Vallée agréable. Le célèbre Amyot en avait acheté le château et la seigneurie en 1583, et c'est là qu'il traduisit Plutarque.

Le village avait une misérable auberge, où s'arrêtaient les piétons et les rouliers qui ne voulaient pas traverser la forêt pendant la nuit.

Vers minuit, tout dormait depuis longtemps dans ce pauvre logis, lorsque le patron fut subitement réveillé par un coup violent frappé à la porte.

Maître Gouju, l'aubergiste en question, tressauta dans son lit, ouvrit deux yeux effarés, tendit l'oreille et écouta, mais ne répondit pas à ce nocturne appel.

—Qui peut venir à cette heure ? murmura-t-il. Un voyageur ? ce n'est pas probable, quelques malandrins ? Alors je n'ouvre pas.

Et il s'enfonça plus profondément dans ses draps.

Les coups frappés à la porte se répétèrent, mais cette fois d'une façon toute particulière.